

Article

« Pour un II^e centenaire : du nouveau sur Kalm »

Armand Yon

Revue d'histoire de l'Amérique française, vol. 3, n° 2, 1949, p. 234-255.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/801553ar>

DOI: 10.7202/801553ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

DU NOUVEAU SUR KALM

Il y a eu deux siècles le 1^{er} juillet dernier que le naturaliste finno-suédois Pehr (Pierre) Kalm arrivait en Nouvelle-France. Il y demeura quatre mois — ou plus exactement 125 jours, puisqu'il quitta le territoire français par le lac George le 23 octobre suivant.

Comme on sait, pendant ce séjour relativement bref, Kalm recueillit non seulement des semences et des spécimens de plantes, ainsi que de précieux renseignements d'ordre scientifique, mais encore une foule d'observations sur le pays et les mœurs des habitants.

Or, la première — et la seule — version française que nous possédions de ce *Voyage au Canada* remonte à 1880. Elle est due à Louis-Wilfrid Marchand¹ et fit en son temps l'admiration des Canadiens français, que Kalm avait paru si bien comprendre... Plus vive encore eût été leur satisfaction, s'ils avaient connu le texte intégral: en effet, Marchand, à son insu, avait eu recours à un "original" tronqué, qui s'arrêtait d'ailleurs au 6 octobre. Depuis soixante-dix ans, maints travaux ont paru sur le personnage, y compris la dernière partie du Journal, qu'on croyait alors perdue. On peut ainsi suivre le voyageur jusqu'au bout, et les passages inédits valent sous bien des rapports les pages déjà traduites.

Mais, n'anticipons pas... Pour apprécier à leur juste valeur les acquisitions nouvelles, il importe d'examiner d'abord la personne de Kalm, les circonstances de son voyage, les diverses éditions et traductions anciennes de son ouvrage.

I. *Pehr Kalm: sa vie, sa personne*

A y regarder de près, Kalm est, par ses ascendants, plus Finlandais que Suédois. Il est né en Suède, sans doute, dans la province

1. L.-W. Marchand, *Voyage de Kalm...* (Mémoires de la Société historique de Montréal), 1880, 2 vols in-8.

d'Aangermanland², séparée de la Finlande par le golfe de Bothnie. Quand il vit le jour, en 1716, ce dernier pays était encore possession suédoise³; mais la famille de ce fils posthume est nettement finnoise: son père, pasteur d'Æsterbotten, s'était réfugié en Suède pendant les guerres de Charles XII avec la Russie; sa mère, dont on nous dit peu de chose, était également finnoise.

On sait que les Finlandais ou Finnois ne sont à proprement parler ni des Scandinaves ni des Slaves, quoique les siècles de domination suédoise, puis de domination russe, aient nécessairement marqué de leur empreinte respective ce peuple d'origine mongole. Depuis près d'un siècle et demi, il existe une culture finnoise dont la race est fière. Il n'en allait pas de même au XVIII^e siècle, alors que la langue suédoise était à peu près seule connue (Kalm ne dut jamais posséder le *suomi*). Mais ce n'est pas moins dans le pays de ses pères, à l'université d'Aabo⁴, que le jeune Pehr fut envoyé pour ses études. Il fut reçu bachelier en 1735, puis songea à se spécialiser soit en théologie, soit dans les sciences naturelles. L'évêque d'Aabo, le Dr Johan Browallius, semble l'avoir orienté plutôt de ce dernier côté.

Puis, il passa en Suède, à la fameuse université d'Upsal. Sa rencontre avec Linné fut décisive. Il devint un de ses élèves les plus assidus, en même temps qu'un admirateur et un ami. Grâce aux largesses d'un mécène suédois, le baron Sten Carl Bjelke, conseiller à la Cour d'Appel, Kalm avait déjà pu entreprendre des voyages scientifiques en Finlande et en Suède. En 1774, il eut l'honneur d'accompagner le maître suédois dans une grande expédition en Ukraine et en Russie. Au retour, il travailla avec lui à organiser le jardin botanique d'Upsal, qui existe toujours, entretenu avec vénération par le peuple suédois.

Kalm venait d'être nommé professeur de "sciences naturelles appliquées" (c'est-à-dire d'agriculture) à son *Alma Mater* d'Aabo (1747), lorsque fut décidé le voyage en Amérique, dont j'aurai à parler plus loin. Cette randonnée, riche en péripéties, dura près de quatre ans. En 1751, Kalm remonte dans sa chaire. Pendant les cinq ou six années à venir, il s'emploiera à classer les matériaux recueillis à l'étran-

2. On écrira ici *Aangermanland*, *Aabo*, etc., faute du signe diacritique suédois qui demande la prononciation de l'*a* comme *o*.

3. La perte des provinces finlandaises pour la Suède fut officiellement confirmée par le traité de Fredrikshamn (1809).

4. Aujourd'hui *Turku*.

ger. Avec ses élèves de Finlande, il formera un jardin botanique à l'imitation de celui d'Upsal.

Notons en passant qu'il a épousé à Philadelphie la veuve du pasteur luthérien de Raccoon, New Jersey, où il avait vécu quelque temps au milieu de la "colonie" suédoise. Un fils naîtra, Pehr Gabriel, qui deviendra major dans les dragons de Nylands. Une fois à Aabo, Kalm a repris ses études théologiques et s'est fait recevoir ministre du culte dès 1757. En 1768, l'université de Lund lui confèrera un doctorat en théologie; quelques années plus tard, on parlera même de lui pour le siège épiscopal d'Aabo. Devant son peu d'enthousiasme, le Roi le décorera plutôt, distinction rarement conférée aux ecclésiastiques de ce temps.

Les Russes l'inviteront à professer à Saint-Pétersbourg, lui offrant jusqu'à mille roubles, somme considérable pour l'époque; mais il préférera rester dans sa bonne ville, où il s'éteindra paisiblement dans sa soixante-quatrième année, en 1779, un an à peine après son maître Carl Linné.

De ce *curriculum vitae*, il ressort clairement que Kalm est comme une réplique finnoise de l'illustre savant: dès qu'il connaît Linné, il s'attache à ses pas et se fait partout son émule, voire son imitateur. Est-ce à dire qu'il manque totalement de personnalité? Non. Sans posséder ce pouvoir créateur qui distingue les génies, il fait montre de qualités appréciables qui lui vaudront, à défaut d'une vraie célébrité, l'estime de ses contemporains.

D'abord, il est d'une simplicité qui confine souvent à la candeur, quand elle n'atteint pas à la plus franche naïveté. Pour s'en rendre compte, il n'est que de lire le récit de sa traversée sur la *Mary Gally*: la navigation est chose toute nouvelle pour lui, et le genre comme le nombre de questions qu'il pose au capitaine et à son équipage font penser à un enfant plutôt qu'à un homme entré dans la trentaine. Mais ce goût pour les enquêtes multipliées dénote en même temps une curiosité intense, si utile dans le domaine scientifique. Alliée à la spontanéité du personnage, elle nous vaudra un tableau pour ainsi dire photographique de la Nouvelle-France: faute d'esprit critique, évidemment, l'image perd en originalité ce qu'elle gagne en exactitude; car, si Kalm enregistre sans cesse, il évite généralement de juger.

D'une grande délicatesse, il est infiniment respectueux de l'opinion d'autrui. Son principal sujet d'étonnement, au Canada, sera le spec-

tacle de la religion catholique romaine, que les Suédois, même à cette époque, ignorent totalement, car la pratique en sera encore interdite dans le Royaume jusqu'à la fin du XVIIIe siècle ⁵.

Soucieux de se renseigner, Kalm assiste aux offices, observe le culte jusque dans ses moindres détails, se fait tout expliquer. Là comme en toutes choses, il apporte son amusante ingénuité: n'affirme-t-il pas, pour démontrer que les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame ne sont pas des moniales, qu'elles pourraient "à la rigueur" se marier? Et puis, il ne comprend pas toujours. Ainsi, l'un des usages qui lui semblent peu justifiables est celui du latin liturgique. Voici ce qu'il en écrit:

"La plus grande partie du service se fait en latin. On dirait que le culte est par trop affaire de routine ("opus operatum"). Il consiste surtout dans une récitation de prières avec une rapidité qui les rend inintelligibles, même de ceux qui entendent le latin. Je ne parvenais à attraper qu'un mot par-ci par-là, jamais une phrase entière, de sorte que l'homme du peuple n'en pouvait rien saisir ni retirer aucun bénéfice. Même le meilleur latiniste n'eût pu recueillir ses esprits ni prier avec ferveur, à cette allure de casse-cou"⁶.

Il est rare que Kalm pousse si loin la discussion. D'ailleurs, ce qu'il dit du latin n'est pas bien méchant ni nouveau: ce sont les éternels arguments de ceux qui n'ont pas songé aux avantages que présente pour l'Église l'emploi d'une langue universelle et fixée, puisque "morte". Kalm oublie comme eux que les fidèles ont toujours dans leurs paroissiens la version française des textes liturgiques.

Il aura maintes occasions de parler du catholicisme, et ce sera inmanquablement en termes mesurés, voire révérentiels. Aussi ne m'étais-je jamais expliqué, dans le texte de Marchand, certain passage (que Marchand affirme pourtant avoir soigneusement revu) où il est dit crûment: "La Vierge Marie paraît plus honorée au Canada que Dieu lui-même".⁷ Or Kalm, dont un premier traducteur a ici

5. C'est en 1781 que la liberté des cultes sera officiellement reconnue en Suède par Gustave III.

6. Écrit le 5 oct. 1749. *Inédit en français*.

7. Marchand, *Voyage...*, II: 227.

trahi la pensée, voulait simplement déclarer que, parmi les livres de prières *examinés par lui*, la plupart avaient la sainte Vierge pour objet. J'y reviendrai.

Autre exemple tout à l'honneur de Kalm: le jour où il devait retourner en Nouvelle-Angleterre était un dimanche, le 12 octobre 1749. A la demande du curé, notre voyageur consentit à attendre, pour se mettre en route, que la messe eût pris fin.

Tout cela n'empêche pas Kalm de demeurer un luthérien fervent et convaincu. On en trouve la preuve dans un passage savoureux (inédit en français), où il nous rapporte une conversation avec la Supérieure de l'Hôtel-Dieu de Québec, après la visite de l'hôpital. Mais laissons-lui la parole:

“La Supérieure m'assura qu'elle-même et ses religieuses allaient prier de tout cœur pour que Dieu fasse de moi un bon catholique. Je lui répliquai que j'étais autrement désireux de devenir et de rester un bon chrétien, et que, pour les récompenser de leurs procédés délicats, je ne manquerais pas de demander à Dieu avec ferveur qu'il daigne faire d'elles de bonnes chrétiennes, car ce serait là la plus haute expression de foi religieuse à laquelle un mortel puisse aspirer. Après quoi elle prit congé de moi avec un sourire...”⁸.

A lire Kalm, on sent qu'il est un homme profondément religieux. Bien des fois, au cours de son voyage, il s'est recommandé à la Divinité. L'immense Nature du continent américain ne peut qu'impressionner son âme de Nordique. Une nuit d'octobre avancé, alors que la petite troupe campe sur les bords du lac George, il éprouve cette sorte de terreur superstitieuse qui envahit les Suédois de la Dalécarlie, lorsque les brumes voilent à demi leurs beaux lacs. On venait justement de raconter des histoires de guerre, d'embuscades, de scalps... Kalm écrira: “Les longues nuits d'automne sont plutôt effrayantes dans ces vastes solitudes. Dieu soit avec nous!”

Contraste assez curieux, cette réelle piété s'allie chez Kalm à un sens pratique aigu. Et cela aussi est bien scandinave: si les Suédois d'aujourd'hui ne sont rien moins que religieux, ils ont certainement conservé et développé leurs tendances utilitaires, qui leur feront préférer le confort au luxe, l'hygiène à l'esthétique. Dans un fauteuil

8. Manque dans Marchand (je dirai pourquoi).

suédois, on sera avant tout bien assis; mais il convient d'ajouter que le génie national sait souvent faire à la fois beau et commode.

Afin que nul n'en ignore, Kalm avait pris pour devise: *Nisi utile est quod factum, stulta est gloria* (Action sans but utile, vaine gloire!) C'est là, évidemment, un "proverbe" que n'avait pas prévu la Bible.

Cette devise, il l'appliquera dans son enseignement. D'abord, il s'intéressera surtout aux plantes susceptibles de rendre service: les médicinales et les tinctoriales. Ses cours reflètent le même esprit: s'il professe les sciences naturelles, c'est surtout dans leurs rapports avec l'agriculture, et les nombreux mémoires qu'il adressera à l'Académie des Sciences, entre autres sur le maïs américain, le sucre d'érable, la bière d'épinette, reflètent les mêmes préoccupations utilitaires.

A Laprairie, le 11 octobre, après avoir reconnu combien les Canadiens parlent un français pur, il établit un plaisant parallèle entre cette langue et la suédoise, qu'il trouve beaucoup plus "rationnelle": en effet, elle ne s'encombre pas de lettres "inutiles" (lisez: muettes) dans l'épellation des mots. Ainsi, dit-il, "tout livre français pourrait être réduit du tiers!" Toujours ce souci du "pratique"! Aussi ne songe-t-il pas à blâmer les gens du peuple de ce qu'ils ne mettent pas l'orthographe et écrivent plutôt d'après les sons, c'est-à-dire... à la suédoise! Kalm eût sans doute aimé nos modernes partisans de l'écriture phonétique!

Mais il y a plus: sa vocation sacerdotale elle-même ne serait pas tout à fait désintéressée. De ses lettres, en effet, il ressort que s'il se fit sur le tard ordonner pasteur, c'est qu'il espérait retourner en Amérique pour y exercer le ministère. Car, comme tant d'autres Européens qui visitèrent le Nouveau Monde, il en conserva la nostalgie et attendit toujours l'occasion qui lui permettrait de s'établir à Racoon, où d'ailleurs il avait déjà officié comme lecteur laïc, et où sa femme comptait de la parenté. Il pensait que, grâce à son modeste traitement de pasteur, il aurait toute liberté de consacrer ses loisirs à ses chères études scientifiques.

Ainsi nous apparaît Pehr Kalm, si peu spéculatif, religieux certes, mais d'une foi simple, exempte de mysticisme; curieux de tout savoir, attentif à noter les moindres détails, mais circonspect dans ses jugements, soucieux de ne heurter personne et d'une parfaite droiture. On devine qu'un tel homme n'ait éveillé dans son entourage que des

sympathies. Aussi semble-t-il avoir été bien accueilli de tous. Benjamin Franklin lui-même, assez difficile à vivre et peu prodigue de compliments, le reçut fort civilement et l'invita à sa table.

Les traits de son caractère nous font désirer de connaître aussi la personne physique de Kalm. Il faut, hélas! renoncer à pareille satisfaction. S'il exista un ou des portraits de notre naturaliste — et l'université d'Aabo dut en posséder — ils disparurent dans l'incendie qui dévora une notable partie de la ville, en 1827.⁹

II. — *Voyage et séjour au Canada*

Depuis la mort de Charles XII (1718) jusqu'à son entrée dans la Guerre de Sept ans (1751), la Suède connut une paix dont elle devait avoir perdu l'habitude.

On se ressaisit, on s'organisa pour réparer les dégâts causés par une longue période de lutte. L'Académie des Sciences, fondée en 1739, se préoccupa particulièrement de l'état des champs, abandonnés et dévastés au cours des guerres. Certaines plantes indispensables étaient même en voie de disparaître. En 1747, on décida de se procurer dans les pays américains de même climat quantité de semences nouvelles, et Kalm, membre depuis deux ans de la docte société, fut chargé de cette mission.

Il quitta Upsal le 16 octobre¹⁰ de cette même année, accompagné du jardinier Lars Yungstroem, qui lui sera d'une aide constante. On s'embarqua d'abord à Gothembourg, le 11 décembre, à destination de l'Angleterre. Mais ce n'était qu'un faux départ: une violente tempête rejeta le vaisseau sur les côtes de Norvège, où il fallut passer une partie de l'hiver.

Une telle épreuve ne pouvait rebuter ce jeune naturaliste de 33 ans, vif et résolu. Toutefois, ce n'est qu'en février qu'on atteignit Londres. Après de nouveaux délais, nos deux voyageurs purent enfin prendre passage sur la *Mary Gally*: partis le 5 août, ils entrèrent dans le port de Philadelphie le 15 septembre.

9. Aucun portrait de Kalm ne figure dans la *Galerie des Portraits suédois*, 1500-1850, répertoire établi par M. S. Strömbom. D'autre part, renseignements pris, le Dr Uggla, d'Upsal, nous affirme qu'on n'en connaît pas en Finlande.

10. Suivant notre calendrier. Celui des suédois retardait encore de 11 jours

Je n'ai pas à décrire ici le séjour de Kalm aux futurs États-Unis: il l'a lui-même raconté en détail dans un texte traduit en plusieurs langues et dont Marchand donne un résumé en français¹¹.

On sait qu'il y demeura jusqu'à la fin-juin, explorant surtout la Pennsylvanie et le New Jersey, s'arrêtant plus longuement dans l'ancien territoire de la "Nouvelle-Suède", conquis par l'Angleterre dès le XVII^e siècle. Il y prit même femme, comme on a vu.

Il se dirige ensuite vers la Nouvelle-France, où il entre le 1^{er} juillet par le fort Saint-Frédéric (aujourd'hui Crown Point). La diplomatie a joué en sa faveur. Le gouverneur par intérim, comte de la Galissonnière, tient des instructions de Versailles, et il les a transmises aux commandants des forts: Kalm sera reçu avec beaucoup d'honneurs. On le laissera libre de circuler à sa guise dans la colonie; seule sa sortie, comme je le dirai, donnera lieu à un léger incident.

Grâce à la traduction Marchand (qui n'est incomplète que dans des détails), on suit pas à pas le naturaliste dans ses déplacements et ses cueillettes. Outre un herbier bien garni, il rapportera en Suède des semences enfermées dans une multitude de sacs de toile et de cornets de papier fort.

Du fort Saint-Frédéric, il gagne Laprairie — ou mieux: la Prairie de la Madeleine — par le lac Champlain et le fort Saint-Jean, où l'accueil est particulièrement cordial. Puis, nous le voyons à Montréal le 24; quelques jours plus tard, il herborise dans l'île Sainte-Hélène, qu'il trouve charmante. Il part le 2 août pour Trois-Rivières et Québec.

De la capitale, il rayonne vers Lorette, l'île d'Orléans, Montmorency, les Éboulements, la Baie Saint-Paul. Il rencontre M. de la Galissonnière, et le personnage, avec son port de grand seigneur, lui paraît supérieur à l'idée qu'il s'était faite de lui. Enfin, Kalm assiste à l'arrivée et à l'installation du nouveau gouverneur, marquis de la Jonquière. Ces pages célèbres où il narre l'événement par le menu nous transportent en pleine époque coloniale: c'est l'un des témoignages les plus significatifs de la vie canadienne au XVIII^e siècle.

Le 11 septembre, Kalm repart pour Montréal où il arrive le 15. Il se retire chez M. de Couagne¹², où il se plaît infiniment. Il consi-

11. Cf. Marchand, *Voyage en Amérique...* t. I.

12. On connaît un René de Couagne, arpenteur dès 1721 à Montréal (cf. Massicotte, *Memento historique...*, p. 128 des Mém. SRC, 1933).

gnera dans son journal les noms de deux des filles — Charlotte et "Couagnette" — qui, dit-il, l'ont traité "comme un enfant de la famille, rien de moins"¹³. Il continue ses pérégrinations dans la campagne, ses petites enquêtes personnelles, et ce jusqu'au 10 octobre.

Toutefois, faute de texte, Marchand a dû quitter notre voyageur dès le 5: c'est grâce aux passages inédits que nous pourrions accompagner Kalm jusqu'à sa sortie du Canada, dix-huit jours plus tard, et c'est ici que se place un contretemps désagréable... La guerre entre la France et l'Angleterre avait pris fin — du moins pour un temps — par le traité d'Aix-la-Chapelle, signé l'année précédente. On procédait à l'échange des prisonniers, et Kalm apprit de la bouche de Français libérés qu'il pourrait retourner chez les Anglais en passant par Oswego. Le commandant du fort Frontenac renchérit en assurant que, de ce côté, le jeune naturaliste trouverait non seulement de belles forêts de cèdres rouges, mais encore abondance de "folles avoines" et de plantes médicinales qu'il lui recommandait. Il ne fallait pas davantage pour décider Kalm à tenter l'aventure.

Comme son passeport, établi au temps de la guerre, spécifiait qu'il devait entrer et sortir par le fort Saint-Frédéric, il voulut faire modifier l'itinéraire, pour rejoindre Albany en passant par le fort Frontenac (aujourd'hui Kingston) et Niagara. Le baron de Longueuil, gouverneur de Montréal, avec qui il était dans les meilleurs termes, n'y voyait aucun inconvénient; mais Kalm, mû par un sentiment de déférence, désira solliciter également l'approbation de la Jonquière. Mal lui en prit: celui-ci lui répondit assez sèchement (de Québec, 26 septembre) qu'il était "bien fâché de ne pouvoir pas changer l'arrangement" pris pour son retour. Sans s'expliquer davantage, il lui promettait "tout l'agrément désiré" s'il passait par Saint-Frédéric, ajoutant que des ordres exprès avaient été donnés dans ce sens. En même temps, M. de Longueuil recevait une missive personnelle (qu'il daigna montrer au Suédois) où il était dit nettement: "Ne permettez pas le sieur Kalm de passer par fort Frontenac", etc.¹⁴.

Il n'y avait plus qu'à s'incliner, et Kalm dut le faire. Cependant, très ergoteur, ainsi qu'il appert, il crut devoir adresser au gouverneur

13. 10 octobre (inédit en français).

14. Kalm reproduit les deux lettres à la date du 7 octobre.

une longue lettre, en un français approximatif, pour justifier la demande qui lui était refusée¹⁵.

La caravane — car c'en était une — s'assembla à Laprairie pour le dimanche 12 octobre. Le curé et le commandant de la place avaient agi sagement en faisant renvoyer le départ après l'office. Mais celui-ci, à en croire Kalm, aurait été quelque peu écourté par le prêtre... Ainsi, les fidèles ne furent pas tentés de négliger le service divin pour le spectacle de ces quatre charrettes chargées de ballots et tirées chacune par deux chevaux. Kalm lui-même fermait la marche, monté sur un bon cheval que lui avaient procuré les autorités de la colonie.

On s'ébranla à midi. Il pleuvait depuis plusieurs jours, au point, dit notre voyageur, "qu'on pouvait à peine lever les yeux"; les chemins étaient défoncés et bien des fois sa monture eut de la boue jusqu'au poitrail¹⁶.

Enfin, le 23, Kalm et Yungstroem atteignirent le fort Saint-Frédéric. Ils passèrent encore quelque temps chez les Anglais et Kalm eut la satisfaction de voir la chute du Niagara: la lettre où il la décrit lui valut même une certaine célébrité parmi ses contemporains. Le voyage de retour s'effectua sans incident notable, et Kalm se retrouva dans sa patrie tout à la fin de cette année 1749.

III. — *La relation du Voyage: première édition, traductions.*

Version Marchand.

Les écrits divers rapportés par Kalm d'Amérique comprenaient 7 forts volumes.¹⁷ Il a publié lui-même trois tomes de son Voyage (*Resa till Norr Amerika*), entre 1753 et 1761. Il avait préparé la matière d'un quatrième qu'il ne livra pas à l'impression, peut-être faute de temps ou des fonds nécessaires.

Les traductions ne se firent pas attendre, en allemand d'abord, puis en anglais (1770-1771) par Reinhold Forster. Ce Forster était un linguiste allemand fort distingué, possédant l'anglais aussi bien que sa propre langue. Seulement, établi chez les Anglais et soucieux de ménager leurs susceptibilités, il se permit, comme on devait le constater par la suite, plus d'une licence. Ainsi, il escamota les pages relatives

15. Cette lettre peu connue sera publiée à la suite du présent article.

16. Passage daté du 12 oct. (inédit en français).

17. D'après un article sérieux de la *Grande Encyclopédie*, signé Th. Cart.

au séjour en Angleterre, pays que Kalm juge très sévèrement¹⁸. Et puis, lorsque le Suédois parle de l'Église catholique, Forster ne se gêne pas pour abrégé ou supprimer des phrases entières, voire des paragraphes. Comme il ménage les transitions et "enchaîne", le tour est souvent joué sans que le lecteur s'en rende compte.

En 1772, parut à Utrecht une traduction hollandaise, basée à la fois sur les versions anglaise et allemande. On eut bien, dès 1768, la traduction française de Rousselot de Surgy¹⁹, mais c'était plutôt une adaptation assez libre et qui, d'ailleurs, ne portait que sur le séjour aux colonies anglaises: pour pouvoir lire en français les pages canadiennes il fallut attendre, je l'ai déjà dit, la version Marchand.

Feu Aegidius Fauteux pensait que Marchand avait eu pour mère ou pour femme une Suédoise qui l'eût aidé à travailler, au moins dans une certaine mesure, d'après l'original. Il n'en est rien, et Marchand, d'ailleurs, ne le prétend pas. Sur la page-titre, aucune indication; mais, dans son introduction, il admet suivre l'anglais de Forster, ajoutant toutefois: "La version hollandaise est plus complète que celle de Forster, et nous y avons eu recours pour rétablir un passage entier omis dans l'édition anglaise et ajouter quelques notes"²⁰.

Voilà qui est fait pour surprendre: Marchand possédait donc le hollandais?

Et d'abord, qui était Louis-Wilfrid Marchand? On sera sans doute étonné de savoir qu'en dépit de son nom, il était né de parents hollandais — et sans doute israélites — d'Amsterdam²¹. Son père, Louis Lévi²², fut baptisé par Mgr Lartigue, à Chambly, le 4 juin 1828.²³

18. C'est en 1892 que cette partie fut traduite en anglais par Joseph Lucas.

19. R. de Surgy, *Hist. natur. et polit. de la Pensylvanie* [sic].

20. Marchand, *Voyage...*, p. ii.

21. C'est à l'obligeance de M. Jean-Jacques Lefebvre, directeur des Archives judiciaires, à Montréal, et secrétaire de la Société historique de cette ville, que nous devons ces curieux détails sur les Marchand.

22. Peut-être était-il "marchand" de son état et prit-il ce nom comme des israélites allemands se font appeler "Kaufman".

23. *Extrait du Registre de Chambly, 1828*: "Aujourd'hui, le quatre juin mil huit cent vingt-huit, par Nous soussigné Evêque de Talmesse a été baptisé dans l'Eglise de cette paroisse Louis Lévi Marchand, natif d'Amsterdam en Hollande et âgé de vingt-huit ans, issu du légitime mariage de Salomon Marchand, jouaillier [sic] dudit Amsterdam et de Judith Duitz. Le parrain a été Eustache Soupras, et la marraine Louise Prévost, lesquels ainsi que le Néophyte ont signé avec Nous. [Signé] Louis Marchand, Marie-Louise Prévost, Eustache Soupras, Evêque de Talmesse".

Le 4 octobre 1830, il épousait à Longueuil Charlotte Cerré²⁴. Louis-Wilfrid, né au début de 1834, fit des études classiques et fut reçu avocat. Il était Conseil de la Reine et greffier de la Cour d'appel, lorsqu'il mourut, célibataire, le 24 avril 1896. Son service fut chanté en l'église Notre-Dame par l'abbé Verreau: le président de la Société historique rendait ainsi les derniers hommages à l'un de ses distingués collègues. En effet, au moment où paraissait son *Kalm* dans la Collection des Mémoires de la Société, Marchand en était le trésorier.

Jusqu'à quel point connaissait-il le hollandais? N'est-ce pas plutôt son père qui l'assista? Je ne sais; mais il est certain que l'emploi de l'édition d'Utrecht lui fut d'un piètre secours, puisque la plupart des omissions de Forster subsistèrent dans le texte français, et que même le contresens au sujet de la Sainte Vierge ne put être évité. Voici, au surplus, dans les deux textes, le passage en question:

Version Marchand

...Je n'ai jamais vu de Bible latine ou française entre les mains d'un ecclésiastique, prêtre ou moine. La Vierge Marie paraît plus honorée au Canada que Dieu lui-même.

D'après l'original

Quoique je me sois intéressé tout particulièrement à ce fait, je n'ai jamais vu de Bibles dans les maisons, sauf dans les demeures des prêtres. Mais j'ai vu quelques livres de prières en français et en latin, quoique la plupart de ces prières fussent à l'adresse de la Sainte Vierge plutôt qu'à l'adresse du Dieu tout puissant.²⁵

Ce simple rapprochement permettra d'apprécier diversement la probité de Kalm et celle de Forster. Quant à Marchand, ces réserves admises, il reste que sa version est excellente pour l'époque. Après une ample introduction, où il donne sur Kalm les renseignements qu'on possédait en 1880²⁶, notre traducteur se contente de résumer le voyage aux colonies anglaises: telle est la matière du premier volume. Dans le second, autrement intéressant pour les Canadiens, on entend Kalm lui-même raconter son séjour en Nouvelle-France, jusqu'au 5 octobre inclusivement.

24. Registre de Longueuil, 1830.

25. Inédit en français.

26. On n'était pas mieux renseigné sur le personnage vingt ans plus tard, lorsque J.-Edmond Roy publia son *Voyage de Kalm en Amérique* (Lévis, 1900).

Le français de Marchand est correct, parfois même élégant. Il serre d'assez près le texte anglais, sans toutefois fleurir la traduction. Bref, le récit du Suédois, déjà piquant par le fond, se lit dans cette version avec beaucoup d'agrément.

Seule une soigneuse collation avec l'original aurait permis de faire mieux, en évitant les omissions de Forster; mais elle eût supposé la connaissance de la langue suédoise.

Le tout, il est vrai, s'arrêtait brusquement au 5 octobre. Evidemment, Marchand n'était pas sorcier: il ne pouvait deviner qu'un jour on retrouverait la suite, censée perdue avec la plupart des manuscrits de Kalm, depuis la conflagration de 1827.

IV. — *Nouvelles acquisitions depuis 1929*

A la grande satisfaction des "kalmistes", cette deuxième partie du Journal, entièrement inédite, paraissait à Helsingfors en 1929.

Le Dr F. Elfving, qui s'était chargé de l'éditer, expliquait dans une introduction que le précieux manuscrit avait été retrouvé aux archives de l'université de la ville, devenue capitale de la Finlande en 1812. C'est seulement en 1828, un an après l'incendie d'Aabo, que l'université nationale avait été transférée à Helsingfors. Les papiers de Kalm étaient donc parmi les documents qu'on avait pu sauver. Personne ne semble s'en être douté, et ils purent dormir là de nombreuses années, avant d'être découverts et identifiés par le Dr Georg Schauman.

Depuis longtemps déjà les volumes publiés par Kalm étaient épuisés et devenus des raretés de bibliophiles. La Société des Lettres suédoises en Finlande décida d'en donner une réédition moderne, enrichie de notes, dans sa belle collection qui doit comprendre aujourd'hui plus de deux cents numéros. Le tome I parut en 1904, le t. II en 1910, le t. III en 1915; enfin le tome IV, qui nous intéresse, en 1929, comme je viens de le dire.

La totalité de cette relation de voyage consiste en six fascicules in-quarto (de 21 par 17 cm.) que Kalm paraît avoir brochés lui-même. Les deux premiers vont jusqu'à l'arrivée à Londres; les quatre autres s'arrêtent au 11 janvier 1750 (ou 31 décembre 1749, ancien style). En général, la calligraphie est soignée et se lit bien. Cependant, le texte est par endroits si fin et serré, qu'une loupe est nécessaire pour

le déchiffrer. Il y a même des passages douteux ou illisibles, mais ils sont rares. La pagination des feuillets, de bout en bout, va de 1 à 1057 pour les fascicules 3-6, alors que, pour 1-2, elle était de 1 à 579.

Le Dr Elfving a soin de nous prévenir que la partie inédite est moins élaborée que l'autre: elle se présente davantage sous forme de notes prises au jour le jour, mais elle gagne en concision ce qu'elle peut perdre en agrément.

A vrai dire, la relation de Kalm n'a été révélée aux érudits non suédois que depuis la publication, à New-York, en 1937, d'une magistrale étude du Dr Adolph B. Benson, professeur de langues germaniques et scandinaves à l'université de Yale: deux forts volumes ornés d'intéressants documents iconographiques²⁷. Pour la partie connue, le texte anglais est celui de Forster, dont les omissions ont été réparées; pour le reste, la traduction en a été confiée à Mlle Edith M.L. Carlborg, de Brown University. On a eu l'heureuse inspiration de titrer en italique les paragraphes, et l'index copieux qui termine le second tome rassemble dans l'ordre alphabétique la multitude de renseignements fournis par Kalm.

L'étude proprement dite consacrée à Kalm et à son œuvre est ce qu'on possède jusqu'à présent de plus complet et de plus nuancé sur le naturaliste suédois.

Épuisé en Amérique, introuvable en France, cet ouvrage que j'avais parcouru à Upsal en 1947, m'a été aimablement expédié par avion à Paris, grâce à l'intervention du Dr Ugglä, conservateur de la "Carolina rediviva".²⁸

J'ai donc pu étudier à loisir le livre du Dr Benson. Il est surprenant qu'un tel travail n'ait pas éveillé davantage l'attention — pour ne pas dire l'enthousiasme — des historiens de chez nous²⁹.

Sans doute, la *Canadian Historical Review* de Toronto, sous la signature de J.J. Talman, en donnait en 1938³⁰ une critique flatteuse et annonçait à nos érudits qu'ils y trouveraient "some Canadian material", mais ce n'était pas assez dire. Le livre est intitulé *L'Amérique*

27. Adolph B. Benson, *The America of 1750: Peter Kalm's Travel in North America*...New York, Wilson-Erickson Inc., 1937. 2 v. in-8.

28. On sait que la riche bibliothèque de l'université d'Upsal fut ainsi appelée parce qu'elle s'élevait à la place de l'Académie fondée jadis par Charles IX.

29. *Lychnos*, revue littéraire de grand luxe, en fit l'éloge.

30. CHR, t. XIX (déc. 1938): 418-419.

de 1750; et, par Amérique, il faut entendre ici la française autant que l'anglaise.

Que nous apprend cette nouvelle partie, si soigneusement éditée par le Dr Benson ? J'ai déjà signalé des faits survenus du 7 au 23 octobre. Mais, à la chronique des événements, Kalm joint toujours ses réflexions personnelles sur les gens et les choses qui l'entourent. Ainsi, il nous fait savoir qu'il rencontra à Montréal le célèbre abbé Picquet. Voici le passage :

“8 octobre [1749] — Mons. Picquet, missionnaire, un curieux homme qui a voyagé beaucoup en ce pays, me vint voir aujourd'hui. Il cherche par tous les moyens à me persuader que le P. Charlevoix, qui a laissé une description du Canada, n'est qu'un grand menteur qui s'est beaucoup écarté de la vérité³¹”.

Comme descriptions, on pourrait mentionner: celles de la tripe de roche³², du bois de calumet³³, des baies que nous appelons “caneberges”³⁴, de la construction des canots d'écorce³⁵, des breuvages dont usent les Canadiens, qui se moquent entre parenthèses du punch si cher aux Anglais³⁶. Enfin, à l'occasion de sa visite de retour au fort Saint-Jean, où M. de Gannes l'accueillit fort bien, Kalm nous fournit une profusion de détails sur les danses indiennes dont il a été témoin^{36a}.

Mais, ce qui a le don de nous passionner bien davantage, c'est l'impression que laissera à notre Suédois le spectacle des mœurs et de la vie quotidienne chez les anciens Canadiens. En voici quelques spécimens :

Et d'abord sur la pratique religieuse, dont il a déjà été question :

“La religion du Canada est la religion catholique romaine. Aucune autre n'y est tolérée. Il est admis par tous ceux qui ont voyagé en France que le Français du Canada est plus fervent catholique que son cousin d'Europe”...³⁷

31. Inédit en français.

32. Benson, *op. cit.*, 584.

33. *Ibid.*, 568.

34. *Ibid.*, 565.

35. *Ibid.*, 551.

36. *Ibid.*, 575.

36a. *Ibid.*, 558.

Sur la pureté du français qui se parle au pays :

“Tous sont d’opinion qu’au Canada l’homme du commun parle un français plus pur que celui de n’importe quelle province de France, et je dirai plus : sous ce rapport, le langage peut se comparer favorablement à celui qu’on parle à Paris même. Les Parisiens-nés doivent sur ce point complimenter les Canadiens. La plupart de ces derniers, aussi bien les femmes que les hommes, savent non seulement lire, mais encore fort bien écrire. J’ai rencontré des femmes qui écrivaient comme de véritables calligraphes. J’étais moi-même honteux de ne pouvoir faire aussi bien. Si les femmes d’ici sont aussi bons écrivains, cela est dû grandement au fait que chacun n’a qu’un seul alphabet à apprendre : le latin ou français”³⁸.

Et maintenant, quelques détails vestimentaires :

“Les femmes de la campagne sont généralement un peu mieux habillées que nos paysannes suédoises. Elles font toujours usage de chemises de nuit³⁹ et les jeunes filles se frisent et se poudrent les cheveux le dimanche. En semaine, pour faire le train de la maison, les hommes s’habillent sensiblement comme les Indiens : bas et souliers à la façon des sauvages, jarretières, ceinture à la taille. En tout autre temps, leur habillement est celui des autres Français. A la campagne, les femmes elles-mêmes portent souvent de ces chaussures, sauf les dimanches.”

“Partout les jeunes filles sont vives et ont la langue bien pendue. Elles sont très primesautières, mais, à mon avis et autant que j’ai pu m’en rendre compte, elles n’ont pas ce degré de sensualité et d’impudeur que les étrangers attribuent généralement aux Françaises. Elles ont plutôt leur franc parler, mais je crois qu’au fond elles sont suffisamment réservées”⁴⁰.

Et je terminerai par ce substantiel passage sur les bonnes manières de nos ancêtres et leur façon de comprendre l’hospitalité :

“Au Canada, l’homme du commun est plus civilisé et plus capable qu’en aucun autre pays du monde que j’aie

37. Inédit en français.

38. *Id.* La Suède avait encore le “gothique”.

39. On sait que les Scandinaves étaient — et sont toujours — dans l’habitude de dormir nus sous leurs couvertures.

40. A deux siècles de distance, cette dernière assertion n’a rien perdu de son “actualité” (Inédit en français).

pu visiter. Entrez dans une maison de paysan, n'importe où; entamez la conversation avec les hommes ou les femmes: vous serez frappé du savoir-vivre et des réponses courtoises qu'on vous fera, quelle qu'ait pu être votre demande."

"On chercherait en vain dans des villes d'autres pays une population aussi polie dans ses paroles et dans ses actes: et cela est vrai de tous les foyers paysans du Canada. J'ai visité divers villages pendant mon séjour en ce pays. Il m'arriva souvent de loger pour plusieurs jours chez des habitants que je n'avais jamais vus, qui ne me connaissaient nullement et pour qui je n'avais aucune recommandation. Néanmoins, ils me témoignèrent la sollicitude qu'on réserve généralement aux parents et aux compatriotes. Il arriva souvent qu'ils refusèrent l'argent que je leur offrais. Les Français venus de Paris se disent qu'on ne trouve jamais là-bas chez les paysans cette courtoisie et cette bonne éducation qui se remarquent ici partout. Plusieurs Français de France me l'ont répété..."⁴¹

Je m'en tiendrai là, mais ces quelques échantillons indiquent combien il serait utile de compléter la version Marchand par une bonne traduction française des pages encore inédites pour nous.

De nouveaux renseignements sur Kalm nous sont venus également d'autres sources: ses *Lettres* ont été publiées — d'abord lettres à diverses personnes⁴² où il n'y a rien à glaner sur le Canada; lettres à son maître et ami Linné: l'une surtout, datée de Philadelphie, nous apprend — car on devait l'ignorer jusqu'ici — que le Labrador était primitivement sur l'itinéraire de retour du naturaliste. La lettre en question⁴³ nous fournit sur un ton mi-badin mi-sérieux les motifs pour lesquels Kalm ne s'est pas aventuré jusque-là⁴⁴.

Enfin, je ne ferai que mentionner ici une monographie, écrite en finnois, de M. Martti Kerkkoven. Publiée à Helsingfors en 1935,⁴⁵ elle bénéficia d'un compte rendu élogieux du *Lychnos*⁴⁶. Si ce livre

41. *Id.*

42. *Pehr Kalms Brev...* Soc. des Lettres suédoises en Finlande Helsingfors, 1914.

43. *Bref och Skrifvelser af och till Carl von Linné...*, Université d'Upsal, 1917 sq., VIII: 50.

44. On trouvera cette lettre reproduite à la suite du présent article.

45. Marthe Kerkkoven, *Pehr Kalm...* Helsingfors, 1935.

46. *Lychnos*, an. 1937, p. 411-412. Art. signé A. D. Cederberg.

contient quelques données nouvelles sur la carrière universitaire de Kalm, il ne nous apprend, en revanche, rien sur le séjour au Canada.

Mais, en histoire, aucun détail n'est négligeable, et ces multiples renseignements acquis depuis 1880 permettent, une fois digérés et groupés, de se former une juste idée du caractère de Kalm et de la valeur de son témoignage. Personne cependant n'a su parler de lui aussi bien que le Dr Benson, dont l'ouvrage est comme le monument définitif élevé à la mémoire de ce "vir probus".

CONCLUSION

Que vaut au juste l'œuvre scientifique de Kalm ? Je me rappelle encore le sourire plutôt sceptique qu'esquissait le frère Marie-Victorin, chaque fois qu'on parlait devant lui des "découvertes" du "botaniste" suédois... Aussi bien, la science a considérablement évolué depuis cette époque lointaine, et même la fameuse "classification" de Linné est aujourd'hui chose du passé. Je n'ai d'ailleurs pas compétence en la matière, et je laisse aux spécialistes le soin d'apprécier.

Quoi qu'il en soit, l'Académie royale des Sciences de Stockholm voulut, dans sa séance du 15 novembre 1780, honorer de façon toute particulière la mémoire de Pehr Kalm. L'éloge du professeur d'Aabo fut prononcé par le Dr Joh. Lorentz Odhelius qui, en manière de conclusion, assura que, "aussi longtemps que les plantes d'Amérique demeureront en Suède, le souvenir de Kalm persistera chez les Suédois": c'était vouer au courageux explorateur une gratitude éternelle.

Tout autre est le point de vue des Canadiens: si les contemporains s'intéressèrent en passant à la tournée du naturaliste et de son fidèle Lars, c'est plutôt l'écrivain, le peintre de mœurs qui retient aujourd'hui notre attention. Comme tel, Kalm nous a peut-être laissé les pages les plus vivantes que nous possédions sur les dernières années du régime français. En y joignant quelques touches empruntées à l'ingénieur Franquet, qui a surtout observé le grand monde, on aura vite fait de compléter le tableau.

J'ajouterai que le peintre lui-même est si naïvement sincère, qu'on se prend à envier le sort de ceux qui le rencontrèrent, et qu'on se console difficilement de ne posséder aucun portrait de lui.

Paris, juillet 1949.

Abbé Armand YON,
D.Ph., L. ès L.

Lettre écrite par Kalm (en français) au gouverneur qui lui avait refusé la permission de rentrer aux colonies anglaises par le Niagara.

Monsieur.

M'excusez, Monsieur, si je suis forcé de Vous incommoder; m'excusez aussi, Monsieur, si je ne puis pas m'expliquer si bien dans la langue française, comme je bien souhaiterais; mais il suffit pour moi, si Vous, Monsieur, pouvez comprendre ce que je vais de dire.

J'avais l'honneur de recevoir hier, quand j'étois sur le point de partir d'ici, la lettre très-gracieuse, que Monsieur le Gouverneur General Marquis la Jonquière m'a fait l'honneur de m'écrire, et dans cela la reponse sur ce que j'avois l'honneur de demander de lui, d'avoir la permission de retourner d'ici par Fort Frontenac à Nouvelle Angleterre, Monsieur Marquis la Jonquière m'écrivit qu'il ne peut pas m'accorder cela, mais que je suis obligé de prendre la route par Fort St Frédéric.

Comme d'un côté le temps ne me permet pas ou d'aller moi-même à Quebec pour demander de nouveau cette permission, ou d'envoyer un exprès pour cela, parceque je serais obligé de perdre le demi d'une semaine et davantage, qui beaucoup à perdre pour moi dans... tems d'année quand plusieurs grains sont meurs et prêts de tomber; et comme je d'un autre côté ay raison de croire, que Monsieur le Gouverneur General peut être, n'a bien compris le sujet de mon voyage, car je ne puis douter, que si M:r la Jonquière l'a bien compris, c'est tout impossible, qu'il a pû me refuser une demande, que je n'ay pas fait pour mes plaisirs, mais pour suivre les ordres et l'instruction, que par les ordres du Prince et Princesse hereditaires de la Suede l'Academie royale des sciences m'a donné; comça, Monsieur, je suis obligé à peu de mots de Vous dire le sujet de mon voyage, et en même tems a Vous très humblement, que vous me voulez accorder la permission de passer par Fort Frontenac.

Si tôt, Monsieur, que la Suede avoit cette joye inexprimable de voir la Princesse hereditaire, la sœur du Roi de Prusse, arriver à Stockholm, le premier soin de cette grande Princesse etoit de suivre les traces et l'exemple de son glorieux Pere pour rendre un royaume florissant et en état de pouvoir faire une veritable assistance aux ses allies contre leurs enemies; c'étoit pour cela, qu'elle parloit avec les senateurs du Royaume de Suede, qui étoient membres de l'Academie royale des Sciences de Suede, et depuis aussi avec tous les autres membres du dite Academie, de penser sur tous les moyens d'une affaire si importante.

L'Academie ne manqua pas de donner pour reponse à cette grande Princesse, qu'entre autres moyens pour reussir dans une proposition si utile et avantageuse pour la Suede, ce sera très important, si on enverra qu'elqu'un de membres de la même Academie à l'Amerique Septentrionale; on savoit, que dans Canada et dans Nouvelle Angleterre ils se trouveroient plusieurs arbres, grains, herbes, froment et..., qui n'étoient pas dans l'Europe, et cependant, ou étoient très bonnes pour manger, ou pour la teinture,

ou pour autres usages; on sçavoit aussi, que le froid étoit si dur dans l'Amerique Septentrionale comme dans la Suede, et par conséquent, que toutes les arbres et les herbes, qui peuvent croître dans Amerique Septentrionale, peuvent avec la même facilité croître et être plantés dans la Suede, sans être tué ou détruits par le froid, comme ces plantes et arbres, qu'on a fait introduire de France et d'autre pays chaudes d'Europe; si on pouvoit avoir des grains de ces arbres et herbes, surtout de ceux, de lesquelles on sçavoit quelque utilité, c'étoit un grand moyen pour rendre la Suede encore plus florissante.

Si tôt que la Princesse a reçu cette reponse, Elle venoit Ellemême dans l'Academie des Sciences, et ordonnoit, que la même Academie choisiraient un de ses membres pour cet voyage le plutôt que pouvoit se faire: Elle même voulait aller chez le Roy pour lui prier de donner ordres à ses ambassadeurs à Paris et à Londres de procurer pour celui, que l'Academie des Sc. jugeroit habile d'entreprendre cet voyage, tout l'agreement, toute soureté, toute liberté de voyager par tout dans Amerique Septentrionale où il voudra, sans être empêché de suivre l'instruction que lui sera donné pour satisfaire aux plaisirs de grande Princesse si utiles pour la Suede. Le Roy donna tout à l'heure ces ordres avec plaisir, et on étoit persuadé, que le Roy de France n'aimeroit quelque chose tant que satisfaire entierement les desirs d'une Princesse, pour laquelle il avoit toujours eu une telle estime. Elle pressa Elle-même Monsieur Lanmarie l'Ambassadeur de France d'aussi écrire à sa cour pour cela; peu après j'étois choisi pour entreprendre cet voyage, et je recevois les ordres de l'Academie de me preparer pour la même. La Princesse même aussi bien que Monsieur Lanmarie m'assuroient, que je pouvois être très assuré de cela, qu'ici dans Canada j'avois liberté de voyager par tout comme j'étois dans ma patrie, tout dans la même maniere, qu'on a permis dans Suede aux messieurs Academiciens de Paris de fair par tout; de Nouvelle Angleterre Elle n'oseroit dire le même, parceque la cour de Suede et Celui d'Angleterre n'étoient dans une telle alliance comme celui de France et Suede. La Princesse me faisoit donner une instruction pour mon voyage, de laquelle, Monsieur, voici quelques articles, et jugez de la, si c'est permis à moi de suivre mes plaisirs.

Article 2. Il faut, que vous voyager dans ces endroits d'Amerique Septentrionale, qui pour le froid ont le plus grand rapport avec la Suede (N) sur tout dans Canada, parceque le froid là est si grand, comme dans la Suede et les peu des herbes, que nous avons ici dans la Suede de Canada peuvent resister au froid si beaucoup, comme ceux de la Suede même. —

Article 3. Quand vous trouvez quelque arbre, ou quelque plante, qui est connue pour quelque grand utilité, ou pour manager, ou pour la teinture, ou pour un excellent bois, etc. en prenez les grains toujours le plus au nord que vous pouvez trouver cette arbre ou cette plante.

Artic. 4. Les grains que nous specialement demandons exprès, que vous, quand vous retournez, aurez en grande quantité, sont les grains de l'arbre Meurier, Chataigne, Noix de toutes sortes, Bled d'Inde, Fol. Avoine, Myr-

tus de quoi on fait les chandelles, Cedar rouge et blanc, toutes les plantes que les sauvages mangent, Sassafras, Erable de quoi on fait le sucre, Chinkapins, Pommes de Terres, Taho, Taki, Raisins sauvages, etc. — Art. 5. Nous avons de vous cette confiance, que vous comme un sçavant pouvez trouver telles plantes, aussi de quoi l'utilité sera aussi grande pour votre patrie, comme les preditions.

Selon ces ordres, Monsieur, et selon cette instruction je suis parti de Suede. A Londres l'Ambassadeur de Suede ne pouvoit pas recevoir quelque passeport pour moi du Roy d'Angleterre pour quelque méfiances qui alors étoient.

— II —

Extrait d'une lettre (inérite en français) de Kalm à Linné.

...Je pensais avoir le temps de vous écrire maintes choses utiles et curieuses; mais il me faut couper court, car l'heure est écoulée. Je dois cependant ajouter ceci: vous m'écrivez, M. l'Archiatre, que l'Académie des Sciences veut que je me rende à Hudson's Bay, ou tout près de là. D'abord, en Suède, c'était bien mon intention d'y aller; maintenant, d'ici, ce voyage m'apparaît comme: 1. infaisable — et même: 2. si faisable, nuisible — ou pour le moins inutile. Car, d'abord, aucun vaisseau pour cette destination ne part d'ici — mais tous de Londres; et puis, les Français qui pêchent au nord de la Terre du Labrador n'osent jamais atterrir, à cause des sauvages Esquimaux qui, sans pitié ni miséricorde, massacrent tout le monde. [Ces pêcheurs] restent ainsi jusqu'à six semaines sans aborder à la côte — qui n'est qu'un rocher dénudé. Ce voyage serait donc nuisible, puisqu'il ferait perdre du temps.

Enfin, le voyage apparaît comme inutile. Tous ceux qui sont allés de Londres à Hudson's Bay et à qui j'ai parlé sont unanimes à décrire le pays comme cinq fois pire que vous, M. l'Archiatre, n'avez décrit le Laponie. Si on ne veut pas aller au nord de Québec, ce n'est pas surtout à cause du froid, mais parce qu'on y vit uniquement de viande. Il n'y a pas de fruits à manger, sauf des airelles, des fausses-mûres, des framboises, sorbes et raisins de corneilles, ainsi que des airelles des marais: tout ce pays est *sterilissima terra*.

Je pensais pouvoir m'acheminer vers l'Acadie, mais malheureusement la guerre a surgi cet automne entre les Anglais et les sauvages, qui assassinent un grand nombre de personnes. Les gazettes sont pleines de ces faits. Comme j'estime ma vie par-dessus tout, je m'abstiens de me laisser scalper comme on le fait là-bas aux Anglais. Je veux faire un voyage aux Lacs du Canada, comme j'en ai déjà écrit en Suède. Pas de danger que ce qui pousse là ne pousse en Suède. Le froid est le même. Pendant la plus grande partie de ce mois, le thermomètre de Celsius marquait le matin, au lever du soleil, entre 10 et 13 degrés au-dessous de zéro, et parfois, au milieu de la journée, entre 9 et 10 degrés. Alors, que sera-ce plus au nord? Rien d'utile ne pousse dans l'extrême-nord du Canada. Mon temps est trop précieux pour que

j'aïlle le gaspiller là-bas. Je ne pourrais y aller qu'une fois obtenue la permission de Sa Majesté en France; mais je n'en saurais rien rapporter de bon, ce dont j'ai déjà écrit.

Pour toutes personnes de ma connaissance — protecteurs et amis — salutations. Mille fois il me faut contre mon gré m'arrêter net, et vivre jusqu'à mon trépas!

Très haut Monsieur le Baron et vice-président et Très noble M. l'Archiatre,

Votre serviteur le plus humble,

Pehr Kalm

Philadelphie, le 29 Nov. 1749.

Un vaisseau part dans deux semaines. Ainsi...* grande quantité de graines et long mémoire pour l'Académie des Sciences sont tout prêts. Vous aurez davantage au printemps — car il faut répartir les envois entre plusieurs vaisseaux pour plus de sécurité**.

* Illisible.

** Trad. du suédois par Mlle C. Guichard.